

Daniel Bour

À la mémoire de mon père



Chapitre I

Le nez collé sur la vitre donnant sur la tristesse de l'hiver, j'essayais de me souvenir du regard de ma grand-mère, cette femme merveilleuse qui, il y a 20 ans, en ce jour du 24 juin 1975 me fit me découvrir, grâce à une région riche de sensations, bercée par ses traditions.

Cette femme de 60 ans à l'allure si fragile avait fait fuir quelques jours plus tôt, la laideur de ma solitude et venait de bouleverser en un instant l'existence médiocre d'un enfant parisien. Cette image resterait longtemps gravée dans ma mémoire.

A 15 ans, je menais l'existence studieuse d'un enfant unique, issu d'une famille aisée et sans histoire, pris entre des parents qui se souciaient bien peu de leur enfant et une liberté généreusement donnée dont je ne savais que faire. J'essayais de combler ce grand vide intérieur, le manque d'émotions, de sensations par une passion qui me dévorait et laquelle je vouais le plus clair de mon temps : la lecture. Cette frénésie

de lire ouvrait devant moi une porte sur l'imagination et me permettait de quitter, d'une certaine manière cet immense appartement du 15^e arrondissement de Paris. La bibliothèque de mon père était un lieu magique. Les murs de la pièce étaient recouverts d'étagères en chêne foncé. La lumière diffusée par une petite fenêtre, l'odeur bien particulière de ces dizaines d'ouvrages, de récits de toutes sortes et de toutes origines, finissait par donner à ce lieu un aspect féerique. Là, à chaque fois que je franchissais cette porte, je restais un long moment immobile, prêt à écouter tous les bruits de batailles, d'escarmouches, le chant de mes héros dont seuls ces livres pouvaient en reproduire toute l'authenticité. Mais en ce jour du 12 avril 1975, une autre aventure, un autre voyage allait commencer, celui de ma vie. Ce jour-là, juché sur une échelle essayant d'attraper en vain un ouvrage hors d'atteinte, je fis tomber un gros livre. En fait, et après examen, ce livre s'avérait être un cahier. Un de ceux qui sont reliés que l'on pouvait acheter vierge au 19^{ème} siècle. Sur la couverture en carton bouilli, usé par tant de manipulations, je pouvais encore lire une phrase écrite à l'encre bleue : « A LA MÉMOIRE DE MON PERE ». Je tournais et retournais ce cahier, hésitant quant aux secrets qu'il pourrait me dévoiler. Attiré à le découvrir, mais ne sachant si cela m'était permis, l'excès de ma curiosité me fit franchir le pas, après avoir furtivement glissé un œil aux quatre coins de la pièce.

« A la mémoire de mon père »,

Journal de Pierre Julien FONTANES, en ce jour
du 7 mars 1875.

La lecture de cette première page m'a laissé une sensation que je ne saurais toujours pas décrire à ce jour. Ce journal avait 100 ans. Ce parent éloigné que je ne connaissais pas vint, sans savoir, sonner le glas de mon enfance.

En parcourant ce récit, j'appris en quelques pages la vie de mes ancêtres en un autre temps, en une autre époque et dans une région que je ne connaissais qu'à peine. Le seul souvenir de cette région qui me restait en mémoire n'avait ni couleur ni relief. Une grande maison blanche, une femme sans âge, rien qui n'aurait pu à ce moment-là me faire comprendre. Mais sans m'en apercevoir, la description de ces paysages, de ces gens, me poussait à chaque page plus en avant dans ma lecture. Une fête, un mariage, une saison, une couleur, chaque mot me révélait une découverte, une chaleur, un frisson. Ce pays s'imprégnait doucement en moi, comme l'amour vient à naître dans le cœur d'un adolescent de 15 ans.

Je découvrais au fur et à mesure de ma lecture, mes origines et par conséquent celle de ma famille. Je compris aussi que leur vie n'avait pas toujours été facile. Les noms, les lieux, les gens me renvoyaient très loin dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. A cette époque, mes ancêtres vivaient plus que modestement dans un petit hameau creusois. Ma famille se

constituait de six personnes vivant dans une maison exiguë sans le moindre confort : la grand-mère, le père, la mère et leurs trois enfants vivaient tant bien que mal, heureux de la terre qui les entourait. Malgré leur pauvreté, la richesse de leur union au quotidien qui me semblait tellement éloignée de ma condition d'enfant privilégié, j'en souhaitais presque en avoir vécu tous les épisodes. Leur vie s'écoulait entre labour et fenaison, agrémentée de musiques traditionnelles, de contes et de légendes, racontés les soirs d'hiver, bien au chaud près du feu. Je fis aussi connaissance de Ferdinand, âgé de 17 ans, dont la ressemblance avec moi me troubla. Ferdinand, espiègle et téméraire, profitait dès qu'il pouvait de la nature. Il partait seul explorer la campagne environnante, il appréciait chaque sentier, chaque ruisseau, il ressentait tous les parfums. Son esprit rêveur était comblé par le charme et la magie de ses découvertes. Je m'imaginais être cet enfant, courir, libre de toutes les contraintes sociales étouffantes. Ivre d'espace, savourant chaque seconde de ce bonheur simple. Cependant, je ne m'imaginais pas l'événement terrible, qui allait bouleverser sa vie et engendrer mon désespoir. Seul Pierre Julien pouvait par son journal, me faire ressentir le désarroi, la tristesse de ce malheur soudain. Ce garçon qui avait tout juste mon âge partirait quelques mois plus tard, pour un tour de France dont je commençais à concevoir toute la signification.

Chapitre II

Ferdinand qui n'avait jamais éprouvé d'intérêt à cultiver la terre décida, au cours du mois de mars, de partir chercher un travail de maçon, de tailleur, de tuilier ou de terrassier. C'est donc au matin du 4 mars 1883 qu'il partit, muni de son livret de maçon, obligatoire pour se déplacer. Ce voyage, qu'il fit en compagnie de deux garçons plus âgés, le conduisit en cinq jours de marche aux portes de Lyon. Ferdinand n'avait jamais quitté son village natal. Les arbres, les prairies, les ruisseaux, mêmes les odeurs étaient différentes. Ici la ville, les quartiers, ses bâtiments aux murs sales, ses rues pavées où les passants, les attelages et les chariots se croisaient, certaines fois à grand peine et rythmé d'injures, m'apparaissaient laids. Il n'était pas nécessaire de plisser les yeux pour regarder l'horizon comme il aimait le faire devant la porte de sa maison. Ici tout était gris, gris de misère, gris d'indifférence. Il n'était plus accompagné que de Pierre, un grand gaillard brun de deux ans son aîné,

au regard vif et intelligent. Il avait tout comme lui quitté une terre trop pauvre pour sustenter tous ses frères. Ce garçon étrange nourrissait de grands espoirs de voyage et lui parlait souvent de ses rêves. Il avait pour principal but d'économiser suffisamment d'argent afin de partir aux Amériques. Un de ses parents, lui disait-il, était parti là-bas il y a quelques années et tenter fortune, mais il n'en avait plus jamais entendu parler. Lui n'aspirait qu'à des dispositions beaucoup plus simples, comme le respect, la dignité. Il espérait aussi pouvoir, si la chance lui souriait, apporter un peu d'argent à sa famille.

Mais, à cet instant, le principal souci de Pierre et de Ferdinand était de trouver un logement et du travail. Seulement pour trouver un emploi, il fallait justifier d'une adresse. Le problème n'était donc pas simple, car, il fallait souvent passer des heures à attendre sur la place de la cité parmi quantité d'autres demandeurs et bien souvent en vain. Ils furent contraints de dormir à la belle étoile et de se contenter d'un seul repas par jour, ceci pendant huit jours. Un accident qui avait tué sur un chantier deux porteurs de plâtre leur permit enfin de travailler, après un examen de leur livret de maçon et de leur état physique. Enfin, tout s'arrangeait grâce à cet emploi, ils trouvèrent un logement ou plutôt un lit, qu'ils devaient partager. En plus du couchage, on leur offrait la soupe du soir et une lessive par semaine. Ce paradis leur coûterait la modique somme d'une semaine de travail tous les mois, mais

cela était toujours mieux qu'un quignon de pain à l'abri d'un porche.

En parcourant ce récit des premiers jours difficiles, j'essayais de visualiser leur apparence. J'apprenais à sentir leur souffrance après avoir porté pendant onze heures des seaux de plâtre, en empruntant des échelles bancales et des échafaudages encombrés d'objets plus qu'hétéroclites. A la fin d'une journée de travail, exténués, sales, ils n'avaient même plus le courage d'avalier leur soupe quotidienne. Pourtant le dimanche, jour de repos, une journée où toute leur fatigue disparaissait, celle où l'on s'amusait, où l'on oubliait, l'espace d'un moment, les difficultés du travail.

Cette journée se passait le plus généralement dans les guinguettes, sur le bord du Rhône. Ils écoutaient les plus anciens parlaient aux plus jeunes de leurs expériences. Ces discussions plus ou moins animées n'intéressaient que très peu Pierre et Ferdinand. Ils préféraient boire leur verre en se remémorant les images chères à leur cœur et de temps en temps, regarder d'un œil discret les belles demoiselles flânaient le long des allées gravillonnées. Tous les dimanches se ressemblaient. Les passants, les promeneurs voyaient se regrouper ces hommes qui, habillés le plus souvent de simples fripes, parlant la langue de leur pays, les regardaient d'un air jovial et quelquefois menaçant. Pourtant dans l'esprit de ces ouvriers, une plainte montait, tenace, toujours plus

forte. Elle allait bientôt enflammer la totalité de la classe ouvrière. Ils en avaient assez des journées de quinze heures, des accidents toujours plus nombreux, de la mauvaise nutrition, de la maladie, de la crasse, en bref, de leur condition d'existence médiocre et de travail. Les cris de douleur montèrent, les barricades et la grève s'en suivirent. Après plusieurs jours de bataille de rue, les ouvriers du bâtiment réussirent à obtenir une amélioration. Celle-ci se traduisit par une très légère augmentation de leur salaire, d'une diminution du temps de travail, beaucoup plus important, l'ouverture des cours du soir. Cet axe à l'éducation allait permettre à la majeure partie de la classe ouvrière d'apprendre à lire et à écrire. Malheureusement cette petite victoire avait coûté la vie à un grand nombre d'ouvriers tombés sous les balles de la maréchaussée. Certains, par leurs blessures, avaient été contraints au retour vers le pays encore plus pauvres et malheureux. Pour Pierre et Ferdinand, qui n'avaient pas vraiment participé à ces événements, la vie allait reprendre, sans grand changement. L'apparition des cours du soir ne leur apportait que bien peu de choses. Ils avaient la chance l'un et l'autre de savoir lire et écrire, même le calcul ne leur était pas inconnu.

Franck posa son journal à même le sol, se leva, fit quelque pas dans la pièce puis sortit. Dehors, il fut surpris par la lumière presque excessive de l'extérieur et la douceur de ce début de printemps. La circulation toujours importante à cette heure, l'immanquable

concert de klaxons et d'injures des automobilistes l'assourdirent. Le va-et-vient des passants qui marchaient d'un pas rapide, pressés de regagner, pour un instant, la sérénité de leur logement, lui donna le tournis. Il emboîta machinalement le pas de tous ces inconnus, ne sachant pas vraiment où il se dirigeait. Son esprit vagabondait encore dans la lecture, comme figé au 19^e siècle, parmi les maçons de la Creuse.

Franck était déjà loin de son quartier quand il s'arrêta brusquement. Il reçut une brimade d'un passant qu'il avait percuté, regarda en l'air, surpris par la réalité, fit demi-tour et, retourna chez lui d'un pas assuré. Il était convaincu qu'il passerait l'intégralité de son week-end enfermé dans la bibliothèque de son père, curieux de lire et de comprendre la suite de l'histoire de Ferdinand. Il s'empessa de rentrer. Ses parents avaient pris le temps, pour une fois, de déjeuner à la maison. Il aurait tellement souhaité demander à son père de lui parler des maçons de la Creuse. Mais le moment ne s'y prêtait guère, celui-ci étant en pleine conversation habituelle avec sa mère sur les marchés commerciaux, l'Europe de demain, la politique. De plus, il se souvint des vagues réponses émises par son père qui, de toute façon, lui avait fait comprendre qu'il ne tenait pas à aborder ce sujet. Il écouta un instant par politesse discourir ses parents de sujets qu'il ne comprenait pas, puis, il se retira discrètement de la pièce et se dirigea d'un pas rapide vers la bibliothèque et reprit sa lecture.

Neuf mois s'étaient écoulés depuis que Ferdinand était arrivé à Lyon. Le travail, la rude vie en communauté, les espoirs, les peines, sa jeunesse progressivement s'étaient effrités. Son corps même s'était modifié, son visage avait perdu toutes traces juvéniles ; il avait, et cela malgré une nourriture médiocre et peu abondante, pris du poids. Son caractère s'était affirmé. Il était devenu un jeune homme aux traits volontaires, au courage sans défaut. Quand la plupart des compagnons de Pierre et de Ferdinand commencèrent à penser au retour vers le pays, eux aspiraient à d'autres projets. Ils entendaient parler depuis quelque temps d'une confrérie. Un groupement qui rassemblait un corps de métier, celui des tailleurs de pierres. Le bruit courait sur lequel les ouvriers que l'on appelait « compagnons » partaient pour un tour de France qui durait plusieurs mois, voire plusieurs années. Pendant cette période, les compagnons étaient formés au dur métier de tailleur de pierres, apprenant de façon théorique ce qu'était le trait, le dessin d'architecture et bien d'autres choses encore. Seulement pour rentrer dans cette confrérie, il fallait se rendre à Paris afin de passer une sorte d'examen d'aptitude. Ils auraient pu dès la fin de leur temps faire le voyage Lyon-Paris, mais abattus, exténués et fatigués, ils prirent sagement la décision de retourner avant en Creuse, pays cher à leur enfance dont ils éprouvaient la nostalgie.

Chapitre III

Vers le dix décembre au matin, Pierre, Ferdinand et un grand nombre d'autres, entamèrent le retour. On reconnaissait très facilement, sur les routes et les chemins de France, ces petits groupes, marchant d'un pas lent mais décidé, silencieux, économisant leur force tant le parcours était long jusqu'aux portes de leur pays. Certains d'entre eux, habillés de vêtements neufs mais démodés, soulevaient avec grands gestes leur haut-de-forme, saluant ainsi les gens qu'ils croisaient. Arrivés enfin en Creuse, après un voyage de cinq jours, ils s'immobilisèrent devant ce paysage fantastique, d'une blancheur immaculée. Les arbres revêtus de leur tenue d'hiver, semblaient agiter leurs branches couvertes de givre en guise de salut. La fumée comme figée par le gel s'échappait des cheminées de nos chaumières, droite, fine et grise vers le ciel d'un bleu éclatant. Submergés d'un plaisir intense, ils s'imprégnaient à nouveau de cette vision qui leur donnait le sentiment d'une renaissance. Ils

laissèrent voguer leur imagination au cœur de ses maisons. Dans chacune d'elle, les habitants, bien à l'abri d'un hiver rigoureux et sans doute long, toute la famille (souvent deux générations consécutives) se rassemblaient autour de l'âtre afin de faire griller des châtaignes. Celles-ci, soigneusement ramassées par les enfants au cours de l'automne, apportait un charme supplémentaire aux veillées. Les Anciens en profitaient pour raconter des contes et des légendes aux jeunes enfants. Emmerveillés par leurs histoires, ils ne pouvaient détacher leur regard admiratif de leurs Aînés. Pour eux, tant de savoirs et d'émotions évoquaient un respect immuable. Toute la famille éprouvait un réel plaisir à ces veillées.

Les hurlements d'un loup, dans le lointain, les ramenèrent à la réalité. Reprenant leur marche, dans le silence, Pierre et Ferdinand n'éprouvaient plus le besoin de se parler, tant les pensées précédentes les laissaient songeurs. En une demi-journée de marche et après quelques paroles affectueuses, ils se séparèrent, en se fixant rendez-vous en avril, afin de partir ensemble à Paris. Chacun allait retourner vers sa famille, ses amis et reprendre, pour quelques mois, une vie paisible ainsi qu'un repos bien mérité.

Quand Ferdinand aperçut la maison de ses parents, son cœur se mit à battre plus fort, se sentant pris d'une angoisse ; bien sûr, il n'avait pas vu sa famille depuis plus d'un an. Il se reprochait maintenant le manque de nouvelles de sa part, ainsi

que de l'oubli de ses origines paysannes. Aucune de ces images, qui ne datait pourtant que de quelques mois, ne lui revenait vraiment, tout lui semblait vieux d'un siècle.

Sur le pas de la porte, il hésita encore un instant. Il se décida quand même à frapper. Une voix, à l'intérieur, lui donna l'autorisation d'entrer. Il souleva alors le loquet de la porte puis la poussa. Elle s'ouvrit devant lui dans un grincement bien familier. Il trouva là, devant ses yeux, qui s'accommodaient doucement de la pleine ombre ambiante, la vision presque irréelle de sa famille. La mère, assise à côté de la cheminée, surveillait le repas du soir. La lueur du feu donnait encore à sa chevelure grise, dressée en chignon, quelques couleurs d'un bleu sombre. Son frère était assis au bout de la table là où son père et son grand-père s'étaient assis chacun à leur tour. Sa sœur qui avait beaucoup grandi, jouait sur le lit avec une poupée de chiffon.

Toujours planté sur le pas de la porte, il s'apercevait maintenant du vide laissé à la fois par son père et sa grand-mère, dans ce tableau familial. Il avait appris, naturellement, les mauvaises nouvelles par les nombreuses lettres que sa mère lui avait envoyées. Son père, emporté par une grippe, plus tenace que d'ordinaire, et sa grand-mère, une nuit, par son grand âge. Il n'avait pas pu assister aux enterrements, mais la douleur de ces deuils, lui semblait encore plus dure maintenant, en présence du reste de sa famille. Une fois le bonjour « ma mère » annoncé, il en suivit un

grand silence. Puis des cris de joie s'élevèrent comme à l'unisson dans la pièce. Sa mère se leva d'un bon, laissant échapper le contenu du panier, se trouvant sur ses genoux. Son frère, lui, ne bougeait pas tellement la surprise fut grande. Quant à sa sœur, elle se précipita dans ses bras, en pleurant de joie...

Franck posa, un instant, le journal à côté de lui et se mit à rêver d'un tel accueil. Toutes ces effusions de joie naturellement dispensées, le rendaient quelque peu triste et nostalgique... Après ce court moment de réflexion, il reprit sa lecture.

... Rires et larmes s'échangèrent ; les questions fusèrent de toute la famille quant à l'homme qui leur revenait. Sa mère le trouvait forci, même un peu grandi, ne ressemblant guère à l'adolescent parti au mois de mars dernier. Son frère remarquait plus sa stature, ses épaules devenues larges, son port de tête haute, digne des hommes volontaires. Bref, il le trouvait moins gamin. Seuls les épis, placés au sommet de son crâne, laissaient le doute d'un réel changement. Il restait aux yeux de sa sœur, le fidèle compagnon de ses jeux. On lui demanda de décrire la ville, les gens, les habitudes, son travail. Ferdinand, se lança alors dans une grande et longue explication de son itinéraire depuis son départ de la ferme familiale.

Pendant que sa mère préparait le traditionnel pâté de pommes de terre, Ferdinand énonçait tour à tour, toutes les étapes de son séjour à Lyon, la difficulté du travail des maçons, l'insalubrité des logements, les

grèves, les accidents, les maladies... Son frère se rendait compte au fur et à mesure du récit, du réel changement qui s'était opéré en si peu de temps. A son tour, il lui parla de la ferme, du travail, toujours difficile, du dernier été qui n'avait rendu que peu de blé et puis, de sa mère, qui se sentait de plus en plus fatiguée. Tout en écoutant son frère, Ferdinand réapprenait à sentir les odeurs qui avaient disparu de sa mémoire. Celle du potage, qui émanait du chaudron suspendu à la crémaillère, celle bien familière du feu de bois... Toutes ses sensations, qui pendant près d'un an, lui avait manqué.

Le repas terminé, il vint s'asseoir près de la cheminée et fit griller quelques châtaignes. Il régnait dans cette pièce un silence auquel il n'était plus habitué. Sa sœur était montée se coucher, sa mère rapiécait quelques vêtements déjà bien usés et son frère fumait sa pipe d'un air absent. La chaleur du feu de bois aidant, son esprit était parti. Il vagabondait déjà avec Pierre sur la route de Paris. Il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être ce voyage, ni de la nouvelle vie qui les attendait là-bas. Il partirait vers l'inconnu. Ferdinand s'étira et se dirigea vers sa chambre, où sa sœur dormait déjà à poings fermés. Il apprécia tout de suite le parfum des draps, la chaleur du gros édredon de plumes et s'endormit avec un léger sourire aux bords des lèvres.

Quand il ouvrit les yeux, le matin était déjà bien avancé. Sa sœur, levée depuis longtemps, avait pris

soin de ne pas le réveiller. Il sortit du lit puis ouvrit les volets. La blancheur immaculée de la neige, qui recouvrait la campagne, lui fit un instant, mal aux yeux, et une petite brise glacée vint gifler son visage qui s'empourpra aussitôt. Il s'habilla puis descendit dans la salle commune. Sa mère lui avait déjà servi un grand bol de café, accompagné d'une belle rangée de tartines beurrées. Il prit son petit-déjeuner tranquillement, parlant de choses et d'autres avec sa mère. Il décidait d'aller se promener dans la campagne environnante, il prendrait le fusil de son père, accroché au-dessus de la cheminée, depuis sa disparition et en profiterait donc pour dégourdir le chien.

Quand Ferdinand s'approcha, le chien se mit à aboyer de joie, courant dans tous les sens au risque de s'étrangler avec la corde qui le retenait attaché. Une fois débarrassé de son lien, il partit droit devant lui, le nez fixé au sol, comme pour faire comprendre à Ferdinand qu'il n'avait pas oublié. Il décida d'aller vers le petit ruisseau qui coulait au bas du vallon et, de ce fait, rejoindre la route de La Villeneuve, qui passait de l'autre côté de la ferme des « Lartige ».

Quand il eut dépassé la clôture de la maison, il se mit, d'instinct, à l'affût de tous les bruits. Son chien aboyait déjà au loin et il dû le rappeler. A chaque pas, la neige tassée, craquait dans un bruit sourd, exprimant ainsi la longueur de l'hiver. Un léger coup de vent secoua doucement le haut des arbres et les

glaçons suspendus aux branches tintaient à chaque attaque de la brise. La nature donnait l'impression de dormir, figée dans un hiver sans fin. Quelques merles, accrochés dans des touffes de houx, à la recherche de nourriture, ne s'envolaient que bien difficilement à son approche. Arrivé près du ruisseau qu'il ne distinguait qu'à peine, tant l'épaisseur de la neige le dissimulait, Ferdinand glissa brusquement et se retrouva allongé de tout son long dans l'instant qui suivit. Surpris par sa nouvelle position, il éclata de rire, ce qui eut pour effet de faire fuir toute une troupe de corbeaux pourtant imperturbables. Son chien qui arrivait par derrière en profita pour bondir sur lui et entreprit de le débarbouiller de façon frénétique. Il s'en suivit une gigantesque bataille entre le jeune homme et l'animal dont ils sortirent tous deux éreintés et trempés. Ferdinand ne s'arrêta pas à cette formalité. Il se releva, se débarrassa de la neige recouvrant ses vêtements, siffla son chien et reprit sa ballade. Quand il arriva près du village, il réfléchit. Deux solutions lui vinrent à l'esprit : soit aller jusqu'à La Villeneuve, puis redescendre par la ferme de chez « Latour » ou pousser jusqu'au hameau des « Frenet » où habitait Pauline, sa copine de jeux, celle qui lui révéla un printemps que son enfance s'en était allée. Seulement il hésitait à choisir. Il fut tenté de reprendre le chemin de son enfance et cela malgré l'absence totale de nouvelles de la part de son amie, et le retour par la ferme de chez « Latour ». Il décida

alors que faire un léger détour par son passé ne nuirait pas vraiment à son avenir.

La ferme des parents de Pauline ne se trouvait distante que de trois kilomètres de la Ville neuve au village de Clairechamps. Cette distance lui permit de se remémorer le visage de Pauline. Sa mémoire lui reflétait alors ses grands yeux bleus dont émergeait déjà un regard passionné. Son visage en lui-même n'avait rien exceptionnel : des joues biens remplies teintées de rose, une petite bouche bien dessinée, un nez légèrement busqué. De taille moyenne, elle portait de longs cheveux blonds qui tombaient en cascade jusqu'au bas de ses reins. Elle ne se coiffait pour ainsi dire jamais et cela malgré les cris et les brimades de sa mère. Son caractère était fait à la fois de douceur et de feu. Il se souvint du jour où, pour la première fois, elle l'avait embrassé en lui disant que maintenant, il ne formait plus qu'un. Pendant ce cours instant, il avait ressenti une chose nouvelle et bizarre à l'intérieur de son corps. L'enfance s'était détachée de lui sans faire de bruit. L'adolescence n'en fit guère plus quand, par une belle après-midi de novembre, elle disparut dans les bras d'une fille de joie, dans une chambre sordide du vieux Lyon. Il effaça rapidement cette image de son esprit et se rappela les merveilleux instants passés avec Pauline à courir sur les chemins vibrant d'un amour tout nouveau. Quand il aperçut la ferme au bas de la colline, il hésita de nouveau à avancer. Il se demandait maintenant pourquoi aucune nouvelle de